

Liberté et libération : comment libérer ma liberté ?

par Vincent Triest

De la liberté qu'on a...

Ces mots-clés « liberté et libération » s'ouvrent sur une question paradoxale : comment se fait-il que ma liberté soit à libérer ? Libérer de quoi, ou de qui ? De ce monde hostile qui m'opprime ? Des hommes qui m'entourent ? De moi-même ?

Qu'est-ce que la liberté ?

Ma liberté m'apparaît en premier lieu comme une propriété que j'ai ou que j'aspire à posséder. De prime abord, avoir la liberté c'est disposer de soi. C'est avoir le droit d'aller et de venir sans contrainte extérieure. De ne pas être obligé de faire ceci ou de ne pas être empêché de faire cela. Liberté de faire ce que je veux, comme un « individu ». Ce dernier se présente, en effet, comme ce sujet souverain qui détient ensemble la liberté de « penser à son gré » et celle de « vivre à son aise » – voir les mots clés « Personne-Individu » parus dans Citoyens n° 308 - 1er et 2ème trimestres 2003.

Ce pouvoir de disposer de soi et des choses ne garantit pourtant pas la liberté réelle. C'est que la liberté des uns peut conduire à l'oppression des autres. Lacordaire le disait déjà : « Entre le maître et l'esclave, entre le riche et le pauvre, entre le fort et le faible, c'est la liberté qui opprime et la loi qui affranchit ». La critique du capitalisme libéral, au nom de l'égale dignité des personnes, a très tôt affirmé qu'il n'y a pas de liberté sans les moyens de la liberté. Nous pouvons voir dans cette option préférentielle pour les moins nantis l'origine de la sécurité sociale, de la redistribution des revenus par l'impôt, de l'enseignement universel et gratuit, parmi d'autres manifestations tangibles de la solidarité. Cette exigence de justice a aussi inspiré la théologie de la libération en Amérique latine. Vouloir la liberté pour tous, donc pas seulement pour moi, va de pair avec le souci de l'égalité. Les hommes ne naissent pas réellement libres et égaux mais ils ont tous le droit de l'être. Cela passe par une œuvre permanente de libération réciproque.

...à la liberté qu'on est

La liberté serait donc à partager. Au-delà de la logique du « propriétaire », le sens plus profond de la liberté se révèle ainsi dans le don et la gratuité. Il s'agit non pas de la liberté que j'ai mais de celle que je suis.

Repartons de la liberté dite du « propriétaire ». Celui qui vit pour lui-même croit disposer de cette liberté comme d'une puissance d'accomplissement égoïste. Mais n'est-il pas surtout prisonnier de lui-même ? Pour être vraiment libre, il faut davantage que le droit de disposer de soi et des choses. Cette liberté-là est nécessaire mais elle n'est pas suffisante. La liberté doit aller jusqu'à se libérer de soi. La liberté ne devient authentique que dans la libération de la tyrannie qu'exerce « l'être-pour-soi ». Pour aller au bout de ma liberté, non pas tant celle que j'ai mais plutôt celle que je suis, n'ai-je pas à me libérer de cette prison qui est la mieux gardée de l'Univers : la prison de mon Moi ?

Responsabilité pour autrui et liberté

Celui qui m'ouvre cette clôture, c'est autrui. C'est lui en effet qui met en question ma liberté de jouir de la vie et de disposer des choses qui m'appartiennent. « La morale commence lorsque la liberté, au lieu de se justifier par elle-même, se sent arbitraire et violente » a écrit Emmanuel Lévinas¹. Cette sortie-libération de mon Moi s'accomplit dans la rencontre et dans la responsabilité. Au point que pour Stéphane Moses², la question de la responsabilité est plus originelle encore que la liberté, car elle définit le lieu où l'homme se constitue en son humanité.

Dans ce sens, autrui apparaît non pas comme la limite de ma liberté mais comme son origine. Ma liberté ne s'arrête donc pas là où commence celle d'autrui, comme on le dit souvent. Au contraire, elle commence avec la sienne. Plutôt de dire, selon l'opinion commune, « je suis responsable parce que je suis libre », je devrais affirmer « je suis libre, et d'abord de moi-même, parce que je suis responsable ». C'est que voulait exprimer Bakounine lorsqu'il affirmait : « je ne suis vraiment libre que lorsque tous les êtres humains qui m'entourent, hommes et femmes, sont libres... Je ne deviens libre que par la liberté des autres ».³

La vraie liberté, celle que je suis appelé à être plutôt qu'à avoir, n'est pas un concept intellectuel. C'est une réalité existentielle. Quand il m'arrive de vivre une relation de fraternité, j'éprouve la vérité de l'être et cette vérité vécue me libère : « j'ex-iste » alors véritablement. Pour Karl Jaspers, « la liberté de l'homme, nous l'appelons aussi son existence »⁴. La relation interhumaine, c'est-à-dire intersubjective, réalise mon essence qui est d'ex-ister. Quels profonds et étonnants paradoxes que ce mystère et cette joie de la vie humaine : je deviens vraiment « moi » quand je suis « hors de moi » pour autrui. Je suis créé « humain » par autrui quand je vis pour autrui.

En guise de conclusion, je reprends ici la devise de la République française, tout en inversant l'ordre de ses termes :

Fraternité Égalité Liberté

C'est qu'en effet pour nous, les personnalistes⁵ :

*« Vivre dans la fraternité,
c'est vivre dans la vérité de l'homme
et accéder ainsi à la vraie liberté.*

La fraternité nous rendra libres ! »

¹ Emmanuel Lévinas, *Totalité et Infini*, Paris, Le Livre de Poche., éd. 1992, p. 83.

² Stéphane Moses, *Système et Révélation*, Paris, Seuil, 1982, p. 113.

³ Cité par Emmanuel Mounier, *Le Personnalisme*, Paris, P.U.F., Que sais-je ?, 1992, p. 70.

⁴ Karl Jaspers, *Introduction à la philosophie*, Paris, Plon, coll. 10-18, 1965, p.46.

⁵ Extraits du Manifeste pour une nouvelle société « L'humanisme des personnes », CAPP, mars 2001.